

A Bobino  
Léo Ferré

et les « spectateurs en peluche »

IL ne change pas, M. Léo Ferré. Le temps passe sur sa grande gueule sans déplacer les rides du front, sans toucher aux arêtes du nez, sans modifier le dessin de la bouche. Sous l'arcade droite accent aigu comme sous la gauche accent grave, l'œil, plus miroir que regard, est celui de toujours : malin, cajoleur, insolent, pitoyable, perçant, dérobé, agressif, rigolard, embué, papelard, juge et partie, accusateur, avocat, plaideur, désarmé, redoutable, égratigné, humble, satanique, putain-humain.

Il n'a pas changé, depuis son dernier Bobino. Le vieux bonhomme au sablier lui a tout juste enlevé quelques feuilles mortes, histoire d'élargir aux dimensions d'une respectable avenue la laie qu'il avait commencé de tracer, il y a bien dix ans, au plein milieu de sa façade dans la broussaille de cheveux qui le falsait, au choix, sosie d'Einstein ou d'un Christ à l'envers.

Il n'a pas changé. Habit noir du commandeur et fleur rouge entre les dents, il entre sur la scène du pas qu'on lui connaît — glissant de la sentelle et cognant du talon, tourmenté, sûr de lui, effrayant de calme et d'angoisse.

Il ressemble comme toujours à un voyageur débarquant au petit matin dans une gare inconnue, battant des paupières et embarrassé de son bagage. Pas de porteur qui puisse le soulager du sien. C'est dangereux, la cheddite, entre des mains innocentes. Entre les siennes, qui savent la manière de s'en servir, la cheddite éclatera par petits paquets, sans tuer personne, et surtout pas sa vieille compagne la colère, pas toujours bonne conseillère d'une révolte qu'attisent tous les feux de l'anarchie.

Et voilà qui devient difficile à dire,

du maniement de l'explosif, car il n'est pas question, bien sûr, qu'on tue jamais à coups de chansons, fussent-elles « insurrectionnelles ». Je me souviens, à ce propos, d'une œuvre de M. Ferré intitulée *Monsieur tout blanc* qui vous arrivait par le travers de la poitrine avec la dureté d'une lame de fond. Pas de cris pourtant, pas de colère, pas de grimaces : un réquisitoire amer, impitoyable, tragique, étale. C'est un morceau qui me trotte souvent par la tête (comme *Le Bateau espagnol* que M. Léo Ferré a eu mille fois raison de mettre à son tour avec quelques autres anciens succès) et j'attendais que mai soufflé sa tempête avec cette même efficacité *décence* dans une des « reconstitutions » annoncées. Ce fut presque le cas avec *L'Elé 68* (c'est du moins le titre je pense de cette chanson au très fort refrain du *Ca ira*), mais en général l'interprète en fait trop : il en « rajoute » ou en « remet » comme on dit, cherchant trop visiblement la complicité d'une partie de la salle (ce qui est curieux de la part d'un homme qui, s'adressant « au public de variété », écrit : *Soyez donc variés, car le seul théâtre auquel nous ayons droit c'est bien ce trou noir que vous remplissez, ces respirations ennuyées ou haletantes ou amusées qui nous arrivent comme une rumeur, comme un reproche, comme un regret*).

M. Ferré privilège donc ces spectateurs-ci, entassés à vingt dans un coin de salle où ils font bruit comme cent, pour qui il se transforme en chanteur de meeting. Il se fait tribun pour arracher le pavé et cracher sur le filc, vulgaire pour donner à botter le cul du bourgeois, trivial pour fustiger l'électeur-mouton (*ils ont voté*). L'œil, la bouche, le poing, les grands coups de gueule (à la fin de la seconde partie cela devient insupportable).



ble) encanaillent ses textes, sûrement bons, en tout cas traversés d'éclairs heureux.

### La poésie à « poignées de mots »

Je voudrais qu'on me comprenne bien : je ne reproche pas à M. Léo Ferré ses opinions anarchistes ni de les exprimer dans ses œuvres (*Ni Dieu ni maître*, par exemple, est une de ses meilleures chansons) : je lui fais simplement grief de certaines outrances. Je lui en veux d'oublier dans ces moments son talent, qui est véritable, jusqu'à le prostituer pour complaire au populo. Il serait plus simple, sans aucun doute, de ne retenir de son récital que les bons moments. Louer le Ferré poète (*A toi, L'Étang chimérique, Les Poètes, Madame la misère, Petite*), serviteur des poètes — Baudelaire (*Le Spleen*), Rimbaud (*Les Assis*), Verlaine (*Ame te souvient-il*) — quitte à lui pardonner sa trahison d'Apollinaire (*M'arizibil*). Encenser l'humoriste tendre-amer de *L'Idole*, et sur les fautes de goût passer muscade ! Il n'est, hélas, pas du droit de la critique de céder à la fascination de la musique — et M. Ferré est un musicien ! — à la magie d'un vers, à l'accent d'une plainte, au spectacle d'une meurtrissure, lorsque trop manifestement l'homme-spectacle tient plus à ses provocations qu'à ses confidences.

Ceux qui aiment bien M. Léo Ferré — je suis de ceux-là — lui doivent la vérité. Il a choisi la formule du récital, la seule qui lui permette, pense-t-il, d'exprimer toutes les nuances de son art. Je crois que là est son erreur. Les nuances, lorsqu'elles s'accusent trop — *Les Anarchistes, Ils ont voté, La Marseillaise*

— se font couleurs criardes. Question de style et, j'y insiste, style d'interprétation.

Il est bien vrai que l'auteur a autrefois exposé (dans un petit traité sur *Le style*) ses théories sur la question : *La poésie, proclamait-il, est une fureur qui se contient juste le temps qu'il faut, pendant que se bande l'arc, là, au milieu de la flèche. Elle doit respirer, elle s'étire d'aise et s'en va, vers sa destination (...) Eh bien, je lancerai des mots, dans la foule, au hasard, et les livres ne seront plus de mise. On lancera la poésie, avec les mains, avec des caractères gutturaux — du romain de glotte — des cris jetés comme des paquets parleurs à la face de la commodité et du confort plastifié.*

Le « romain de glotte », je suis pour. Sous condition qu'il m'entre par l'oreille, non par l'œil, et m'aille aux tripes. Qu'il me secoue sur l'heure, oui, mais que je puisse l'emporter et ainsi le « relire » à loisir, à émotion reposée. Que, d'accord ou pas, mon voisin de fauteuil, lui aussi, sente que « ça lui revient » — et si possible lui gâche de temps à autre son bon sommeil quiet. Que les « moutons de peluche » — comme dit M. Maurice Frot, de certains spectateurs — soient au moins convaincus que leur vérité n'est pas meilleure que celle que leur jette au visage l'homme noir, le Commandeur.

Or, force est de reconnaître que beaucoup des poignées de mots que M. Léo Ferré projette dans la foule manquent leur cible — mais parce que le lanceur vise trop bas ! Il faudra le disque — qui doit sortir chez Barclay dans une quinzaine de jours — pour se faire idée de textes inutilement mutilés.



*La vie au creux  
des mains*

Cela dit, il ne serait pas juste de réduire M. Léo Ferré à cet homme-estrade. Il a, Dieu merci, des moments (parfois sublimes) où sa générosité de cœur l'emporte sur les excès de son tempérament. S'apaisent alors les vents de colère et s'éloignent les soleils noirs et rouges des malédictions. Les poings s'ouvrent. Au creux des mains nues battent des ailes les rêves assassinés, les espérances poignardées. Au « romain de glotte » succède le mot-diamant, qui peint un corps de femme, aux

*...longs cheveux largués sur l'oreiller*

*Comme des voiles d'amoureux  
qui vont appareiller*

le mot-bonheur.

*Nos plus beaux souvenirs fleurissent  
[sur l'étang  
(L'Etang chimérique)]*

qui se fait rare dans ses chansons d'aujourd'hui.

Je vous disais, c'est vrai : Il n'a pas changé.

C'est exact, et ça ne l'est pas tout à fait. M. Léo Ferré a effectué ces derniers mois sa traversée du désert. Il en est ressorti l'intérieur couturé sur un drame dont il évite de parler. Blessé, mais debout. Et s'il souhaite avoir « les mains de la mort », ne l'écoutez pas trop. Car

*Rira bien qui rira,  
Comme à la comédie,  
L'acteur disparaîtra  
Y'aura toujours la vie*

*(Le temps des roses rouges)*

et M. Ferré n'a pas fini de chanter la vie. Avec ses mots-couleurs de toujours : la poisse, la mouise, la falm, le guinche, le zinc, la putain, la zizi-que, la révolte, l'homme, les matins gris, la nuit poisseuse...

et l'ampur,

*Nos mauvais souvenirs se noieront  
[dans l'étang  
De ce lointain château d'une lointaine Espagne  
Et nous ne garderons pour nous  
[ô ma compagne  
Que ce blanc nénuphar et ton cœur  
[de vingt ans  
(L'Etang chimérique)]*